



Jean Giono

Œuvres romanesques
complètes

V

ÉDITION ÉTABLIE PAR ROBERT RICATTE
AVEC LA COLLABORATION DE PIERRE CITRON,
HENRI GODARD, LUCIEN ET JANINE MIALLET
ET LUCE RICATTE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JEAN GIONO

*Œuvres
romanesques
complètes*

V

ÉDITION ÉTABLIE PAR ROBERT RICATTE
AVEC LA COLLABORATION
DE PIERRE CITRON, HENRI GODARD,
JANINE ET LUCIEN MIALLET
ET LUCE RICATTE

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1980, pour l'ensemble
de l'appareil critique.

LES RÉCITS
DE LA DEMI-BRIGADE

NOËL^a

J'aurais pu passer cette nuit de Noël comme tout le monde, en tout cas comme un célibataire qui a du feu chez lui, mais j'eus ce soir-là des démangeaisons dans la poignée de mon sabre. Depuis l'entrée de l'hiver la bande du Beau François¹ avait fait parler d'elle. Je lui attribuais trois attentats contre les voitures publiques sur la grand-route d'Aix à Saint-Maximin, dans la traversée des montagnes. Je ne commande que la demi-brigade de Saint-Pons, mais je n'aime pas qu'on tue des chevaux, je n'aime pas qu'on tue des cochers, et finalement je n'aime pas qu'on tue des femmes; j'ai l'air de ne rien^b aimer, si : j'aime rendre prompte justice.

Le 23 on m'avait signalé deux piétons insolites à Pourrières. Ils avaient le ballot du colporteur mais pas l'âge; en outre ils tenaient des propos trop philosophiques. Le froid noir coupe court à toute philosophie. Par temps de bise comme on avait depuis six jours, le colporteur dort dès qu'il trouve une pièce^c fermée, des gens paisibles et du feu. Ceux-là parlaient. Territoire de Pourrières, ou territoire de Saint-Pons², on ne parle que pour faire parler.

Le 24 au matin, il fut question d'un autre lascar : une barbe inconnue. Je connais toutes les barbes à vingt lieues à la ronde. C'est mon métier. Celle-là était taillée à la française. Qui dit barbe à la française dit merlan, et qui dit merlan dit Toulon, Marseille ou à la rigueur Aix : ce ne sont pas nos coiffeurs campagnards qui peuvent réussir cette taille délicate.

Il faut que j'insiste un peu sur cette joyeuseté capillaire, car c'est elle qui me décida. Je n'y aurais pas cru si le fait m'avait été rapporté par un quelconque péquenot, ou,

plus exactement, j'aurais peut-être alors découvert la malice, mais c'est mon brigadier qui m'en parla. Il revenait du carrefour de Jaumarles en petite patrouille avec un seul cavalier quand, aux confins du domaine Pignon, c'est-à-dire presque en bordure des terres qui sont sous ma juridiction militaire, il releva le nez (il était à l'abri du grand mur qui coupait la bise) pour voir (également abrité par le mur) un personnage très insolent. Costume : c'était un paysan et manifestement d'opérette, mais l'opérette n'est pas un délit, elle ne peut être qu'une indication. C'est en vertu de cette indication (et surtout pour prolonger un peu le temps qu'il passait ainsi à l'abri du mur) que mon brigadier interpella le personnage. Celui-ci, qui se cachait dans le col de sa veste, releva la tête un peu^a plus qu'il ne fallait (c'est là que le brigadier eut tout son temps pour admirer la barbe). Le particulier répondit ensuite qu'il attendait le vicomte. Ce qui était plausible puisque le grand mur est à peine à un quart de lieue du château.

Le brigadier^b me fit son rapport. C'est tout de suite après que je fus frappé par l'insolence dont je parlais il y a un instant. Cette barbe, jointe à l'opérette, jointe aux deux colporteurs qui manifestement n'en étaient pas, méprisait un peu trop ouvertement mon intelligence des choses. J'aurais dû me méfier, on me tendait trop ouvertement la perche^c, mais mon amour-propre fut touché avant ma prudence. J'avais assez prouvé au Beau François et à sa bande que j'entendais toujours régler nos différends d'homme à homme et sans faire appel à l'appareil policier d'Aix ou d'Aubagne, nos proches voisins. C'était de l'orgueil, je le confesse (j'en ai à revendre depuis ma captivité sur les pontons¹). C'est sur cet orgueil qu'ils tablèrent.

Dès quatre heures de l'après-midi, je sortis de mon coffre ma soubreveste polonaise et ma toque de fourrure. J'attendis mon ordonnance. Il vint peu après recharger mon poêle. Il fit semblant de ne pas voir sur le lit mon uniforme d'aventure. Comme chaque fois avant l'action, quand je m'engage seul, j'étais très gai.

« Qu'est-ce que tu regardes ? »

— Il y a trop longtemps que je passe à côté de la rigolade pour regarder encore quoi que ce soit, dit-il.

— Si j'avais femme et enfant comme toi, je n'irais pas courir la pretontaine. Surtout cette nuit.

— La seule fois où j'ai mis mes bottes dans la cheminée, mon capitaine, il n'y avait pas de cheminée, et j'ai bien aimé ce que j'ai trouvé dedans le matin d'après.

— C'était quoi ?

— C'était moi. En chair et en os et frais comme l'œil, après pas mal de barouf, vous le savez, vous y étiez; du côté de Dresde, dans le petit bois. »

Il fourgonna dans le poêle un peu plus longtemps que nécessaire. Je ne répliquai pas et il sortit. Je le suivis du regard pendant qu'il traversait la cour vers le poste de garde. Il s'en allait à regret. C'était un vieux compagnon d'armes. Nous avions fait les quatre cents coups ensemble, mais ce quatre cent unième, je voulais le faire seul. Je comprenais bien le plaisir qu'on a à se retrouver dans ses bottes après le barouf, puisque c'était le petit Noël que je me préparais, mais ce copain-là, marié et père de famille, je n'avais plus le droit, et il n'avait plus le droit... le droit de quoi d'ailleurs ?

Je pris deux pistolets et mon sabre : pistolets pour l'en-cas et sabre pour le plaisir. Il n'y avait^a qu'à chercher deux ou trois têtes à mettre devant le sabre. J'allai prendre à l'écurie, non pas un cheval, mais un bourrin : je n'avais besoin ni de vélocité ni d'élégance, j'avais simplement besoin d'un fauteuil ambulante. Je pris Jupiter; c'est le seul^b cheval de la demi-brigade totalement dépourvu d'imagination. Il se laissa habiller sans manifester la moindre émotion, malgré le vent qui ébranlait les portes et les lucarnes.

Ma soubreveste polonaise est en poil de chat, elle descend assez bas pour bien me protéger les rognons; elle colle au corps et c'est le vêtement idéal pour le temps qu'il faisait et les gestes que je voulais faire : ample aux entourures et serrée sur le cœur. Ma toque est en poil de loup; enfin, c'est ce qu'on m'a dit à Wilno; j'ai la tête assez froide pour lui faire porter du loup.

La caserne est à une demi-lieue de la Croix de Malte¹. Je pris par les champs. C'était le crépuscule le plus clair du monde. Le vent était de noroît et d'une violence royale : un mistral bien établi dans son septième jour, glacé, tranchant, et dont les coups allumaient dans mes yeux des lueurs vermeilles. Le ciel était vert d'un bord à

l'autre, les premières étoiles s'allumaient dans un air si pur qu'elles semblaient nouvelles.

Avant d'entrer à l'auberge je la contournai par les prés en direction des bosquets de saules, à la fois pour me rendre compte des possibilités de Jupiter et pour voir de près tous ces taillis qui pouvaient cacher des sentinelles. Il n'y avait pas de sentinelles, et Jupiter, quoique sans esprit, avait une souplesse paysanne fort agréable^a.

J'entrai finalement dans la cour de l'auberge comme la nuit tombait. La patache de neuf heures était déjà là, brancards relevés mais bâchée, et prête. Je mis pied à terre dans le coin des écuries, j'attachai Jupiter à l'anneau et je fis les cent pas dans l'ombre en fumant un petit cigare.

Peu de temps après le cocher sortit par la porte des cuisines. Je vis avec plaisir que c'était le vieil Adrien. La familiarité avec les pékins n'est pas mon fort, mais j'avais un faible pour ce bonhomme. Bien que père de six enfants et ayant dépassé l'âge des ronds de jambe, il avait, à ma connaissance, au moins deux fois risqué sa peau et dans des cas où il n'y avait à sauver que les sacs de la poste.

Il vit la braise de mon cigare et il s'approcha.

« Je suis content que ce soit vous, mon capitaine, dit-il quand il m'eut reconnu.

— En principe, dis-je, il n'y avait pas d'escorte prévue pour cette nuit.

— Mon gars n'est pas allé vous voir après midi ?

— Non ! Il devait venir ?

— En principe, je l'avais envoyé, mais les gars, hein, vous savez ce que c'est ! J'y comptais tellement pas que j'avais pris mes porte-respect. »

Il exhiba une paire de pistolets monstrueux.

« Tu crains quelque chose ?

— Y a des signes. »

Je lui parlai des colporteurs et de la barbe.

« Il y a aussi, dit-il, la Marinette qui est venue tourner ici autour ; et quand on voit la Marinette, ça trompe guère. Et puis, il y a ce putain de vent : avec ce truc-là on n'a plus d'oreille, et comme la nuit on n'a déjà plus d'œil, il ne reste pas grand-chose pour se faire gras. Ils le savent, ça, mon capitaine, les gars du Beau François. Heureusement qu'on le sait aussi. Ah ! j'oubliais, et c'est surtout ce qui m'a mis la puce à l'oreille, le bruit court

que, depuis l'affaire de Barjaude¹, ils vous en veulent personnellement. »

Certes, dans la nuit, je ne pouvais pas voir le visage d'Adrien, les lueurs qui venaient des cuisines n'éclairaient que ses grosses mains et ses gros pistolets, mais si j'avais été malin (et je me félicite maintenant de ne pas l'avoir été) cette déclaration de guerre aurait dû m'ouvrir l'œil. C'était l'étincelle^a de briquet sur le cœur d'amadou que je m'étais fait pendant la lointaine Campagne de France.

Adrien entra dans l'écurie. Quand il revint, j'étais où ils avaient tous voulu que je sois : la main à la poignée de mon sabre et rêvant de têtes en train d'éclater sous mes coups.

« Et on n'est pas vernis, dit-il, venez voir, mon capitaine ! »

J'avais vu des centaines de fois la grande salle de la Croix de Malte par la fenêtre ; c'est mon métier de regarder par les fenêtres. La broche tournait dans la grande cheminée. Nos quatre ou cinq vieux grands-pères de Saint-Pons adoraient la braise en fumant la pipe.

« À votre gauche, mon capitaine, dans le coin, le type qui mange ! »

Celui-là était assez monstrueux ; à première vue on le constatait sans savoir pourquoi : c'était un homme trop robuste d'une soixantaine d'années, pas plus laid qu'un autre, mais sûrement pas plus beau. À la réflexion et en le voyant manger et boire on avait conscience de sa monstruosité : c'était un dévorant ; il engloutissait les biens de la terre sans discernement et sans doute sans profit, à en juger par ses yeux en billes de loto, par sa façon de boire en renversant la tête, par sa satisfaction de sac qui se remplit. Je le voyais parler sans l'entendre, mais je voyais ses mots toucher la petite servante. Elle était terrifiée. Un autre qui était terrifié, c'était le patron de la Croix de Malte : il se tenait, abandonné de Dieu, dans l'embrasement d'une porte, les bras mous, les reins sans force, l'œil fixe et la bouche ouverte.

« Entendu parler de M. Gaspard ? »

Certes oui, il était célèbre, mais je n'avais jamais eu l'occasion de le rencontrer ; ni l'envie d'ailleurs. J'avais même beaucoup de renseignements sur lui, un dossier plein à craquer^b. J'en avais parlé à mon colonel.

« Impossible, m'avait répondu Achille, celui-là, tu ne le toucheras pas. Tu as beau être cabochard, mais là tu essaies de frapper dans le sacré. Ce type-là a ses entrées partout. S'il mettait une marque à ses louis d'or tu en trouverais dans toutes les mains. Peut-être même dans celles de Caroline (c'était sa femme) et sûrement du haut en bas de la hiérarchie, magistrature et tout le bazar, depuis le greffier jusqu'au président. Laisse tomber, Martial. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— À moi rien, avais-je répondu, je vis d'amour et d'eau fraîche, comme tu sais. Mais dès qu'on essaie de vivre d'autre chose, on doit de l'argent à ton Gaspard. Il y a encore un zèbre qui s'est pendu à Rians, c'est lui qui a graissé la corde et c'est moi qui suis allé contempler la grimace. Sans compter la famille Andouin.

— Qu'est-ce qu'il a fait à la famille Andouin ?

— Expulsée nue et crue dans la neige, le 4 février, femmes, enfants, vieillards, avec un cache-col à quatre et à peine des souliers. Ça s'est passé dans le bois des Pallières¹, un truc à tuer une portée de renards, et d'ailleurs il en est mort un : le petit de huit mois.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? avait dit Achille.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas un truc judiciaire ?

— Tu parles comme le capitaine de dragons que tu n'as jamais cessé d'être; et pas du tout comme le capitaine de gendarmerie que tu es. Les lois, c'est Gaspard qui les connaît, c'est ni toi ni moi. On ne le prendra jamais en faute. Or, tu es là pour faire respecter la loi. Oui, mon beau ! Je sais : quand on chargeait, toi et moi, à la gauche de Soult, on la faisait, la loi, mais c'était au temps où Marthe filait²... Il y a beau temps que Marthe ne file plus. Je ne te conseille même pas d'appeler ce type-là usurier, je serais obligé de te taper sur les doigts. C'est M. Gaspard ! Si tu connaissais sa femme, tu saurais que ce type-là, c'est une sorte de célibataire; comme toi; tu devrais comprendre!... »

Et ce propos m'ayant fait sauter, il ajouta :

« Il fait signer des billets à ordre, eh bien, on n'a qu'à ne pas signer des billets à ordre. Martial, dit-il après le silence qui avait suivi sa dernière sortie, il y a des fois où j'ai envie de me foutre dans l'épicerie. »

La vie de famille n'arrange pas Achille.

Cette conversation avait eu lieu deux ou trois ans avant. Depuis, M. Gaspard n'avait fait que croître et embellir. Il y avait eu d'autres pendus. Ce type mangeait comme je n'avais jamais vu manger. Cette opération, pourtant si naturelle parce que nécessaire, était ici dépouillée de toute nécessité.

« C'est notre client, dit Adrien. Notre seul client, ajouta-t-il comme je me taisais. On ne voyage pas le soir de Noël ou alors faut des motifs. »

Je m'entends encore demander :

« Il en a ? »

— Bougre, mon capitaine, révérence parler. Sûr qu'il en a ! Je sais où il va : il va foutre la pagaille dans une brave famille de Trans. Oh, il leur laissera passer Noël, parce que, comme on dit, ce jour-là il ne peut pas instrumenter, mais après-demain matin, couic!...

— Qui à Trans ?

— Vermorel, vous connaissez ?

— Oui.

— Il l'a tondu quand la fille a été malade. Fallait des sous, même pour la voir mourir comme ça a été le cas, mais, le sentiment, hein, mon capitaine, on en a ou on n'en a pas ! »

À tête reposée maintenant, je me rends compte qu'ils ont joué ce coup avec une grande habileté. J'étais l'atout maître, pas facile à manier. Ils se sont servis pour le faire du plus secret de mon caractère. Je salue.

Adrien rentra dans l'écurie pour aller s'occuper de ses lanternes. On était à une heure du départ. J'avais beau faire les cent pas. Je revenais devant la fenêtre. Je me disais que ce troisième petit cigare que je fumais était peut-être un biais par lequel ce lascar allait m'attraper moi-même. Car, qu'il s'agisse d'une fille qui va mourir et à qui on veut au moins acheter quelques pastilles, ou d'un petit plaisir qu'on a de temps en temps envie de se donner, qui n'a pas besoin de deux ou trois cents francs ? Et qui hésite, quand il ne s'agit pour les avoir que de signer un papier ? On signerait la vente de son âme et c'est bien ce qu'on fait.

On lui^a avait servi un saladier de punch. Il regardait le brûlot d'un air morne tout en faisant bouger ses grosses lèvres dans ses bajoues et ses doubles mentons. Il ne

prononçait sans doute pas un mot, car je voyais la petite servante et le patron inquiets, mais vacants. Il devait parler au rhum. Il se servit : la flamme bleue accompagna la louche jusqu'à son bol, le bol porta la flamme à ses lèvres^a, et il avala le feu avec toutes les manifestations du gourmand en train de se satisfaire. Un esprit simple aurait pu penser au diable. Je pensais seulement que c'était un homme répugnant et dangereux, ce qui somme toute revient au même.

« Ainsi donc, me disais-je, te voilà le protecteur patenté de la cruauté la plus bête et de l'égoïsme^b le plus sordide. »

Je fis subir à cette idée d'innombrables variations.

Adrien apporta les lanternes et attela les chevaux. Je remarquai qu'il plaçait un grand rameau de buis dans le cylindre de fer destiné à porter le fouet. Il vit que j'y attachais de l'importance.

« C'est Noël », me dit-il.

J'aurais dû me méfier de son air benoît. Je n'ai pas d'excuse : son visage était éclairé à plein par le fanal de timon. J'ai ainsi fait pas mal de remarques instinctives ; elles consolèrent plus tard mon amour-propre. Sans mon désir de sabrer — qui me tenait depuis un mois — j'aurais fait de toutes ces remarques un système cohérent et vu clair. À tout prendre, en cette sainte nuit je fus moi-même puni pour avoir cédé à un appétit de cruauté somme toute peu légitime.

M. Gaspard vida le saladier de punch et on nous amena notre client comme un paquet. Il était ivre mort. On essaya de l'installer sur la banquette, mais il était mou comme une chiffe, on le coucha finalement dans la paille sur le plancher. Il ronflait déjà.

À peine sortis de la cour de l'auberge, le vent nous enveloppa. Nous étions encore protégés par le massif de la Sainte-Victoire, mais le ciel grondait et étincelait comme il n'est pas permis à un ciel chrétien. Il y avait mille fois plus d'étoiles qu'à l'ordinaire, et la voix de l'univers n'était certainement pas celle de l'enfant de la crèche.

Une fois sur la grand-route, Adrien fit prendre à ses chevaux un trot de long cours que Jupiter adopta tout de suite avec une très confortable gentillesse. J'aurais pu dormir, mais j'étais là pour tout autre chose.

Nous étions, jusqu'aux pentes du mont Aurélien dans cette plaine de Saint-Pons peu propice aux attaques. Elle est nue sur une lieue de chaque côté de la route et le fourmillement d'étoiles très aiguës donnait assez de lumière pour voir clairement à deux cents pas à la ronde. Je me tenais à l'arrière-garde. J'étais guilleret. Je me figurais aller vers mes têtes à sabrer. Cela aussi me trompa.

Je recevais le vent un peu par l'arrière et par la droite. De ce côté-là il m'apportait des bruits utilisables : abois de chiens, rumeurs, et vers minuit les cloches de l'abbaye de la Sainte-Baume. Mais mon côté gauche était sourd : par là, le vent emportait les bruits^a. On aurait pu me surprendre. C'est de ce côté que je regardais.

Nous quittâmes au pas le relais de Barjaude. Le maître de poste était venu nous balancer sa lanterne sous le nez. Il remarqua lui aussi le rameau de buis planté dans le porte-fouet.

« C'est Noël, répéta Adrien.

— Bon Noël », souhaite l'homme à la lanterne. Et il rigola comme s'il avait dit quelque chose de très drôle ; il me salua du même ton goguenard.

À partir de là, la route monte et tourne dans les bois pendant plus de deux lieues. Elle va passer à un col sur le flanc du mont Aurélien ; elle reste ensuite à tourner dans les hauteurs et les bois pendant trois autres lieues avant de trouver la descente sur Saint-Maximin¹. C'est de ces parages que j'attendais beaucoup.

Je vins en serre-file jusqu'à la hauteur du siège du cocher. J'avais mes pistolets dans mes bottes, un de chaque côté, à la portée de mes mains. Je tire aussi bien de l'une que de l'autre, tout le monde le sait. Dans cette partie de la route il n'est pas question de lancer les chevaux, ils vont au pas, on se contente de les réveiller de temps en temps en leur relevant la tête à coups de guides et en les interpellant.

Nos bois sont des taillis de chênes blancs un peu plus hauts qu'un homme. Il restait encore assez de clarté sur la route, mais ces arbres gardent leurs feuilles sèches et rousses tout l'hiver jusqu'au printemps où la feuille neuve fait tomber la morte, et ces vastes étendues craquantes, remuées par le vent, faisaient un bruit assour-

dissant. Je redoublai d'attention. Je demandai par gestes à Adrien des nouvelles de ses pistolets; il me fit voir qu'ils étaient à côté de lui sur le siège. Nous continuâmes à monter à travers bois. Je voyais bien remuer la tête des chevaux à la cadence du pas, mais il m'était impossible d'entendre les clochettes de leurs colliers. J'étais presque touchant le timon et je supposais bien qu'il était en train de gémir à côté de moi, comme le fait tout timon qui se respecte, dans une montée aussi raide, mais tous les bruits étaient dévorés par cet énorme craquement de brasier noir qui émanait des bois. Les coups de vent eux-mêmes me saquaient¹ les reins en silence, ce n'étaient plus que bruissements de feuilles sèches comme si le monde entier, devenu rameau stérile, était froissé dans quelque grande² main. Je pouvais être surpris de tous les côtés; c'était un sentiment délicieux : je n'étais pas parti pour abattre des quilles mais des têtes responsables et capables d'un peu de stratégie.

Il fallait me contenter d'interroger Adrien du regard quand son regard à lui était tourné vers moi. Je le voyais lui-même très attentif à sa route. Nous n'échangions en réalité que des clins d'œil. J'eus la surprise de constater que mon gros percheron de Jupiter jouait le jeu et qu'il pointait fort intelligemment de l'oreille. Il en entendait certainement plus que moi.

C'est dans cet état d'esprit que nous atteignîmes le petit col, puis que nous le dépassâmes. La route ne montait plus que faiblement, parfois même elle descendait mais, tout en tournant, elle ne permettait pas encore le trot. Ceci me paraissait être l'endroit idéal. Il était dans les trois heures du matin, en plein désert, à trois lieues de Barjaude, à sept de Saint-Maximin, et à chaque détour on pouvait frapper du nez sur l'embuscade. Dans ces hauteurs où le vent était libre de faire le diable à quatre, on était comme dans les bouillonnements d'une gigantesque friture. Nous fîmes ainsi encore deux lieues sur la pointe du cœur²; puis Adrien tira sur les guides et arrêta la voiture. Je vis sa main gauche aller vers les pistolets; de l'index de la droite il me désigna quelque chose qui voletait devant nous. Ce qui voletait semblait être le pan d'un manteau et le reste avait la forme d'un personnage immobile au bord de la route.

Jupiter monta dans mon estime. J'avais serré légèrement les genoux comme si je m'adressais à une bête de race, et il fit exactement comme une bête de race. Il avança lentement, à petits pas circonspects; je le sentais prêt à obéir à la plus légère sollicitation.

Les pistolets n'étaient que pour les cas extrêmes; ceci n'était pas un cas extrême. Je tirai mon sabre. Il y avait trop de tumulte de vent pour que je puisse entendre le chuintement de la lame sortant du fourreau, mais je connaissais assez ce bruit pour l'imaginer avec joie.

Je m'avançai donc, au pas, sabre au clair. Immobile, semblant tenir d'une main son manteau dont les pans voltigeaient, le personnage me regardait venir. J'aimais beaucoup cette immobilité. Je considère que les plaisirs doivent être pris avec calme. Ce fut mon meilleur moment de cette nuit de Noël; il en vint même à une pointe de volupté extrême, quand, à trois pas de mon adversaire, je constatai toujours son immobilité totale. Cet homme était fait pour moi sur mesure. Jupiter fit les trois derniers pas avec une suprême élégance. Je pointai mon sabre pour écarter les pans du manteau (j'avais l'intention ensuite de poser une question), ma lame donna sur du fer; je piquai un peu, mais dans du vent : c'était une simple houppe de berger posée sur les épaules d'une croix.

Suivit une petite seconde de désarroi délicieux; Jupiter obéit à la pression des genoux et volta comme un poulain. On pouvait m'attaquer de partout. Mais non, la diligence était toujours là-bas immobile à cinquante pas, et je voyais entre ses deux lanternes Adrien, pistolets en mains. J'essayai de lui crier quelque chose, le vent me vola les mots à la bouche. Je revins sans me presser.

« Drôle de corps », dit Adrien à qui j'expliquai la chose.

Il remit^a ses chevaux au pas. Il restait encore deux lieues avant d'atteindre la descente sur Saint-Maximin. Je profitai d'une saute de vent pour dire à Adrien le plus bas possible :

« Prends ton pistolet dans la main droite. »

Il nous fallut plus d'une heure pour faire ces deux lieues. Puis les bois s'éclaircirent, le mont Aurélien nous abrita du vent, et, ayant repris le trot, nous arrivâmes à Saint-Maximin à six heures du matin.

« Voilà une bonne chose de faite », dit Adrien en descendant de son siège.

Je m'éloignais pour aller mettre Jupiter à l'abri du froid, quand Adrien m'appela. Il avait fait le tour de la patache^a et il avait ouvert la porte de derrière. Il semblait pétrifié.

« Et le client ? » dit-il.

Il n'y avait plus personne dans la voiture !

Bêtement je regardai jusque sous les banquettes. Non, plus personne, plus de M. Gaspard. Lui et sa sacoche (je me souvins qu'il portait une sacoche en bandoulière) s'étaient envolés. La paille sur laquelle on l'avait couché ivre mort n'était même pas en désordre.

« Heureusement que vous étiez avec moi », dit Adrien.

Mais comme je me taisais, il ne me regarda pas en face. J'appelai le maître de poste.

« Donne-moi un cheval un peu vif, lui dis-je. Le mien est fatigué, Adrien me le ramènera ce soir en retournant.

— En fait de vif, j'ai pas grand-chose. Pourquoi vous en demandez pas un à la brigade d'ici, mon capitaine ? Ils ont tout ce qu'il faut.

— Demande-lui donc pourquoi je ne m'adresse pas à la brigade d'ici, répondis-je en désignant Adrien. Dépêche-toi. »

Je les trouvais un peu pâlots tous les deux. Il se dépêcha. Il m'amena un cheval.

« Comment appelles-tu cette bête ?

— Ariane.

— C'est de circonstance », dis-je en me remettant en selle.

Je les laissai avec ces mots qui ne signifiaient rien et qui allaient les inquiéter toute la journée.

Ariane pouvait galoper, même joliment ; le bonhomme n'avait pas osé me tromper. Ils n'osaient pas, les uns et les autres, gêner mon enquête. Parfait, j'étais sur le fléau d'une balance ; cette circonstance permet au fléau de cette balance de rester en équilibre.

J'arrivai^b à la croix. C'était une croix comme vous et moi : la huppelande avait disparu. Le jour se levait.

Je mis^c pied à terre. Rien de suspect où la diligence s'était arrêtée. Sauf, dans le thym en bordure de la route, une assez grande quantité de paille que le vent avait balayée. J'entrai dans le taillis. Il y avait des traces. Je les

suivis pendant un quart de lieue et je trouvai la sacoche. C'était du travail d'amateur. Elle contenait encore une grive rôtie, froide, dans son lard, entre deux tranches de pain (il n'avait donc pas assez mangé), une petite fiole de rhum, un couteau pliant, des bouts de ficelle, un rouleau de pièces d'or, et la preuve, en tout cas, de l'innocence de Vermorel : tous les papiers qu'il avait signés étaient là. Il y en avait pour trois mille cinq cents francs ; ils étaient régulièrement protestés. On avait l'impression que tout un bataillon d'huissiers s'était acharné pendant des semaines pour rendre ces papiers plus dangereux que de la poudre à canon. Il n'y avait sur eux qu'une chose simple et honnête : la pauvre petite signature imbécile de Vermorel.

Il y a longtemps que je savais qu'il ne faut pas être plus royaliste que le roi, à plus forte raison plus divin que Dieu, surtout le matin de Noël. J'avais d'ailleurs mon briquet à la main avant d'avoir fait cette réflexion ; je crois même que, cette réflexion, je l'ai faite quelque temps après, la nuit, pour calmer sans doute un... ne disons pas remords, disons scrupule.

Je brûlai les papiers un à un. Il y en avait trente-cinq, cent francs chaque (pauvre idiot ! ou pauvre, tout simplement), plus la reconnaissance de dette. Je remis tout le reste en place dans la sacoche ; y compris l'or : il devait en avoir laissé suffisamment chez lui, et je lançai tout le paquet dans les taillis.

Je rentrai à Saint-Pons.

Restait à accomplir le plus délicat. Juste avant le chien-loup de quatre heures je vis retourner la voiture d'Adrien. Elle n'avait plus son rameau de buis dans le porte-fouet. Peu après il vint lui-même à la caserne retourner Jupiter. Il parla avec la sentinelle, mais j'avais donné la consigne de ne pas le recevoir. À la nuit noire, je mis mon grand uniforme (on le croit grand, il est seulement propre), et j'allai à la Croix de Malte. J'entrai dans la salle. Il y avait là Adrien, naturellement, le patron, deux types de Saint-Pons, un de Barjaude, un nommé Rousset, de Rians, un petit noiraud de je ne sais où, mais avec une bonne mine, comme tous les autres d'ailleurs (je sus plus tard que ce noiraud était charbonnier^a et franc comme l'or, car, si je lâche le manche après la cognée, c'est toujours progressivement). Tout ce monde qui semblait

être en train de se concerter^a resta la patte en l'air en me voyant entrer : quand je suis propre je fais toujours mauvaise impression. C'était le cas.

Je m'assis à la table où, la veille, s'était assis Gaspard. M. Gaspard, pardon. Et je demandai un café. La petite servante vint me l'apporter. Le moment était venu. Je disposai le prix du café, un sou, près de la tasse. Si la servante^b marquait la moindre hésitation à prendre le sou, j'étais obligé de me dresser, raide comme la justice et de distribuer des responsabilités (elles seraient allées loin en l'occurrence), mais elle n'hésita pas^c, elle le prit et me dit : « Merci, mon capitaine. » Je respirai ! Ils avaient fait leur affaire, mais ils ne mélangeaient pas les torchons et les serviettes.

Je bus mon café et souhaitai le bonsoir.

« Bon Noël, me dit le patron.

— Bon Noël à tous. »

Adrien était sur mes pas. Il me rejoignit dans l'ombre.

« Il a été enlevé pendant que j'allais vers le mannequin, lui dis-je. On ne le trouvera plus : les traces allaient vers le plateau de Vanfrèges^d. C'est plein de puits perdus. Qui s'avisera d'aller les fouiller ?

— Vous, me dit franchement Adrien.

— Je ne les connais pas tous. »

Il ne me restait plus qu'à faire mon rapport et à mettre tout ça d'accord avec la loi^e que je venais de faire sans avoir besoin de charger à la gauche de Soult. Ce n'était plus qu'un exercice de style^f.

LES GRANDS CHEMINS

<i>Notice</i>	1136
<i>Note sur le texte</i>	1169
<i>Notes et variantes</i>	1170

LE MOULIN DE POLOGNE

<i>Notice</i>	1193
<i>Note sur le texte</i>	1243
<i>Appendice : Postface de l'édition du Club du Meilleur Livre</i>	1250
<i>Notes et variantes</i>	1254

L'HOMME QUI PLANTAIT DES ARBRES

<i>Notice</i>	1402
<i>Notes et variantes</i>	1410

UNE AVENTURE OU LA FOUDRE ET LE SOMMET

<i>Notice</i>	1412
<i>Note sur le texte</i>	1417
<i>Notes et variantes</i>	1417

HORTENSE

<i>Notice</i>	1427
<i>Note sur le texte</i>	1437
<i>Notes et variantes</i>	1438

APPENDICE : LE PETIT GARÇON
QUI AVAIT ENVIE D'ESPACE

<i>Notice</i>	1442
<i>Note sur le texte</i>	1444
<i>Notes et variantes</i>	1444

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LES RÉCITS DE LA DEMI-BRIGADE

FAUST AU VILLAGE

LES ÂMES FORTES

LES GRANDS CHEMINS

LE MOULIN DE POLOGNE

L'HOMME QUI PLANTAIT DES ARBRES

UNE AVENTURE

OU LA FOUDRE ET LE SOMMET

HORTENSE

Appendice

LE PETIT GARÇON

QUI AVAIT ENVIE D'ESPACE

Notices, notes et variantes